

## Rousseau pédagogue : du malentendu à l'essentiel

Philippe Meirieu (1)

L'image de « Rousseau pédagogue » est largement associée aujourd'hui à celle d'une « Éducation nouvelle » qui prône le respect de la liberté de l'enfant et les « méthodes actives ». Certains voient même en lui un promoteur de l'autogestion pédagogique, voire un adversaire résolu de toute autorité, en éducation... C'est peu dire qu'il n'en fut pas toujours ainsi. Ainsi peut-on lire, sous la plume d'Alexandre Dumas, dans *Le Comte de Monte-Cristo*, cette remarque étonnante à propos d'une mère trop indulgente face aux caprices de son fils : « *Quand à Madame de Villefort, elle gourmanda son fils avec une modération qui n'eût certes pas été du goût de Jean-Jacques Rousseau si le petit Édouard se fut appelé Émile* ».

Comment expliquer ce paradoxe d'un Rousseau enrôlé ainsi aussi bien pour rappeler l'importance de l'autorité aux éducateurs trop laxistes que pour justifier la pédagogie libertaire de Neill, l'auteur emblématique, adulé en Mai 68, de *Libres enfants de Summerhill* ?

C'est qu'en réalité la contradiction est présente au sein même de l'*Émile*. D'une part, en effet, Rousseau y formule ce qui deviendra la vulgate de l'« Éducation nouvelle » et nourrit encore aussi bien le discours des innovateurs pédagogiques que les travaux des didacticiens constructivistes : « *Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même ; qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si vous substituez, dans son esprit, l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus : il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.* »... Mais, d'autre part, on y trouve aussi des formules qui témoignent de la volonté assumée d'exercer le pouvoir d'éduquer, jusqu'aux limites, même, de la manipulation et du dressage : « *Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut, mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse ; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne sachiez ce qu'il va dire* ».

Voilà deux positions aisément opposables. D'un côté, on donne la priorité à la démarche d'un sujet dont on doit respecter et promouvoir la liberté d'apprendre : c'est la condition pour que cet apprentissage soit une véritable appropriation et pour que l'élève, une fois adulte, puisse s'impliquer dans le « contrat social »... Et, d'un autre côté, on donne la priorité au devoir de transmission de l'adulte qui, décide ce que l'enfant doit apprendre et assujettit la volonté de ce dernier à la sienne propre sans le moindre scrupule.

Mais tout l'enjeu, justement, est de tirer parti de cette opposition plutôt que de s'y enfermer. C'est le sens de la notion d'« éducation négative » : écarter les mauvaises influences et s'effacer derrière les « forces de la nature », intérieures et extérieures à l'enfant, pour lui permettre de se développer harmonieusement : « *Observez la nature et suivez la route qu'elle vous trace...* », dit Jean-Jacques.

Mais « la nature » reste plus, ici, un « point de fuite » du discours qu'un référent stabilisé pour l'activité éducative quotidienne.

C'est pourquoi il faut voir plutôt dans l'*Émile* la mise en tension de deux exigences, simultanément nécessaires et contradictoires : l'exigence de transmission et celle d'appropriation. C'est l'adulte qui éduque et enseigne, mais c'est l'enfant qui grandit et apprend. L'enfant ne peut décider de ce qu'il doit apprendre – sinon, c'est qu'il serait déjà éduqué – mais il doit l'apprendre par lui-même – pour que cet apprentissage fasse de lui un sujet. Et la pédagogie moderne, inaugurée par Rousseau, n'est rien d'autre que le travail obstiné d'inventivité méthodologique et institutionnelle pour dépasser par la pratique l'aporie théorique dans laquelle s'enferment trop souvent les débats qui opposent autorité et liberté.

C'est de cette inventivité dont fait preuve Pestalozzi qui, dès 1799, élabore une « Méthode » pour « donner des mains à Rousseau » : il y articule expérience et connaissance en demandant au maître de veiller à ce que chaque geste de l'enfant soit porté par l'exigence de perfection. C'est cette inventivité qu'on trouve aussi bien chez Makarenko, le bolchévique, que chez Jean Bosco, le fondateur des Salésiens : « L'enfant est malade, soignez le milieu. Il ne veut pas apprendre, créez des situations où il soit obligé de le faire. » C'est cette inventivité qu'on voit à l'œuvre chez Maria Montessori ou Célestin Freinet, comme chez tous les acteurs de l'« Éducation nouvelle ». Les uns et les autres tentent de mettre en œuvre la maxime de Jean-Jacques : « *Jeune instituteur, je vous prêche un art difficile, c'est de tout faire en ne faisant rien.* » Entreprise infiniment risquée – et qui, par essence, prête le flanc aux critiques de tous les dogmatismes – mais seule voie possible pour une éducation à la démocratie qui ne renonce ni à la transmission d'un monde commun ni à la formation de la liberté.

(1) Philippe Meirieu est professeur en sciences de l'éducation à l'université Lyon 2. Il vient de publier *Un pédagogue dans la Cité, conversation avec Luc Cédelle* (DDB).